

Séance du 15 janvier 1999



**Communication
de Monsieur André CUVELIER**



**A propos d'Elisabeth de Ranfaing
Energumènes, possédés et mystiques**

Elisabeth de Ranfaing et sa tragique histoire ne furent connues du grand public qu'en 1909, lorsque Christian Pfister lui consacra un chapitre dans son " Histoire de Nancy ". Le professeur Etienne Delcambre fit paraître en 1956, avec le concours du C.N.R.S., un ouvrage fort documenté, après avoir consulté pratiquement toutes les sources disponibles. Etienne Delcambre était alors archiviste de Meurthe-et-Moselle et avait déjà fait paraître de nombreux ouvrages sur la sorcellerie en Lorraine. Madame Claudie Dussaux écrivait en 1963 le troisième tome d'un ouvrage consacré à la " Vie mystique au pays vosgien ", et Françoise Mallet-Joris reprit dans son roman (en 1968), " Trois âges de la nuit ", l'histoire d'Elisabeth. Chacun des auteurs colora cette histoire de son propre psychisme. Si Etienne Delcambre reste objectif et cède la place au professeur Jean Lhermitte qui taxe notre possédée d'hystérique pure et simple, Madame Dussaux la classe parmi les mystiques du grand siècle alors que Françoise Mallet-Joris, fine psychologue, va plus loin qu'eux dans l'analyse de cette âme si difficile à saisir. (Jean Vartier mentionne cette aventure dans son histoire de Nancy).

Cette histoire est exemplaire, posant le problème toujours difficile à résoudre (quand ce n'est pas impossible) des rapports du psychologique et du spirituel.

Elisabeth de Ranfaing, l'énergumène de Nancy, est considérée par les uns comme une pauvre malade, par d'autres comme une sainte : les documents ne manquent pas pour cerner la personnalité de cette femme et porter sur son cas exemplaire, un diagnostic psychiatrique et psychologique.

Elisabeth naquit le 30 octobre 1592 et mourut le 13 janvier 1649. Epoque de troubles multiples, insérée entre la fin du Moyen Age et le début de l'époque classique.

C'est l'époque où Ligier Richier sculpte son " Transi ", René de Châlon brandissant son coeur du bout de son bras de squelette. Mais c'est l'époque aussi des Ronsard, des Goujon, des Palissy, des Montaigne, des grands mystiques comme Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix. Ce n'était pas encore le " Grand siècle des âmes " et sainte Thérèse s'écriait douloureusement : " *Mon Dieu, le monde est en feu...* ". La piété, signe de respectabilité, se fait alors voyante, nerveuse, sensible et trop souvent pathologique

Elisabeth naquit près de Remiremont, dans le duché de Lorraine alors coïncé entre les deux appétits de l'empire des Habsbourg et du Royaume de Valois. La Réforme avait peu touché cette région et la Contre Réforme (fin du Concile de Trente en 1563) produisit un réveil spirituel et, chez les notables, l'affectation d'une dévotion qui devenait une nécessité sociale. Au même moment se fondait l'Université de Pont-à-Mousson. Saint Pierre Fourier (1565-1640) réformait les chanoines réguliers, la Congrégation de Notre-Dame, confiée à Alix Le Clerc, se consacrait à la promotion de la femme. Carmes, Capucins, Jésuites et Minimes s'installent dans les grandes villes. Les Jésuites sont présents à Nancy en 1616, deux ans avant les exorcismes sur l'énergumène, dans lesquels ils joueront un rôle important.

Le sieur Jean Liénard de Ranfaing, de fraîche noblesse, avait consolidé et patiné son blason en épousant Claude de Magnières. C'était un soudard et un rustre, terrorisant toute sa maison et présentant à sa fille Elisabeth une image de l'homme particulièrement repoussante, hostile et farouche. Mais si sa fille a souffert de son père, elle fut dès les premières semaines de sa vie modelée, manipulée, dissociée et littéralement reconstruite par une mère abusive, frustrée, profondément névrosée. Claude de Magnières se jeta littéralement sur sa fille pour en faire sa chose et appliqua d'instinct tous les procédés de manipulation psychique ; elle la séquestra dans sa maison, la châtiât rudement pour la moindre peccadille, la forçant à se replier sur elle-même et à se couper des compagnes de son âge.

Cette soi-disant mère ne tolérait pas pour elle-même que son corps la domine et que sa sensibilité lui échappe, la dévotion étant une véritable méthode de " self-réalisation ". Alors que les saints cherchent Dieu, elle

était une dévote qui cherche la perfection. Sa fille Elisabeth hérita de cette tendance. Terreur du péché et de la damnation, horreur du mensonge furent les premières (et peut-être les seules) leçons inculquées à l'enfant... Elle la punissait pour des soupçons de faute puis, de suite, la bichonnait, la noyait sous des attentions multiples, allant jusqu'à couvrir sa chambre de tapisseries afin quelle ne soit pas incommodée par le moindre souffle d'air : Version noble de la " mère cache-col ", castratrice et sadique, étouffant l'enfant au nom de son amour.

Elevée dans la terreur du mensonge et du péché de la chair, Elisabeth fut privée de toute compensation affective : pas de larcin, pas d'affabulation, pas de possibilité d'échapper à la volonté de sa mère. Elle en était devenue " la chose ", sans communication possible avec autrui : on l'appelait la sauvage.

Tout le monde s'accordait sur la grande intelligence de cette enfant, sa finesse et son jugement solide ; elle fit preuve toute sa vie de ces dons qu'elle avait reçus à sa naissance. Le drame se joua donc au niveau de l'affectivité, littéralement contrainte et sans possibilité de se libérer. La seule issue possible était verticale, la relation à Dieu. Chemin qui, à première vue, ne semblait pas barré par sa mère. Mais elle l'emprunta par orgueil de l'esprit. Derrière l'image d'une fille humble, obéissante et franche se construisait son double orgueilleux, insubordonné, dissimulé, mythomane et pervers : il n'y avait pas d'autre solution pour éviter l'éclatement psychotique et Elisabeth s'enfonça, comme sa mère, dans le monde de la névrose.

Elle refusa son corps, elle qui était belle et attirait l'attention ; sa mère ne pouvait la voir nue et si, plus tard, elle ne put allaiter ses enfants, c'est par suite d'un abcès au sein caché de longs mois. A 15 ans, elle se lance " à corps perdu " dans la mortification, trouvant ainsi le moyen d'équilibrer ses pulsions sexuelles. Elle décide de devenir religieuse.

Cette décision arrache le masque de Claude de Magnières ; au lieu de se réjouir d'une vocation qu'apparemment elle avait tout fait pour susciter, elle s'abat avec férocité sur l'enfant, la persécute de toutes les façons avec une fureur diabolique et un sadisme extraordinaire... En 1956, G. Bateson décrit sous le nom de " *Double-Bind* " (Double lien) ce conflit intra-familial. La mère oblige sa fille à concilier des messages affectifs contradictoires, la soumettant ainsi à une double contrainte. Tout était réuni pour qu'Elisabeth s'enfonçât dans la schizophrénie. Elle y échappa, évitant l'affrontement impossible à la mère, en objectivant la source du mal et en y reconnaissant l'action directe du démon.

Le transfert sur le démon jouant un rôle psychothérapeutique, permet d'échapper à la dissociation psychique : c'est une défense commune à cette époque. Conduite au mariage à coups de bâtons, elle se sent pour-

suivie désormais par l'esprit mauvais et cela lui évite de juger sa mère. Mariée à un veuf de 55 ans, François Dubois, Prévôt d'Arles, elle se réfugie dans la dévotion, supportant ce " martyr " avec patience, le considérant comme un noviciat... Elle eut cinq enfants, trois survécurent, trois filles que nous retrouverons plus tard avec leur mère, revêtues de la robe des Soeurs du Refuge. La cruauté et le fanatisme du siècle ne troublent pas sa quiétude.

Dans toute la chrétienté fleurissent les visions, les extases, les locutions et manifestations plus ou moins voyantes. Même de grands mystiques comme Marie d'Agreda, Marie de l'Incarnation, J.J. Olier et même Alix Le Clerc passent par une période de troubles psychiques attribués au démon. Tous n'eurent pas la chance de rencontrer un Saint Pierre Fourier, un Charles de Condren ou un Saint François de Sales. Les crises de possessions collectives gagnent rapidement les Ursulines d'Aix en 1609, les religieuses de Sainte Brigitte de Lille en 1613, les Ursulines de Loudun en 1631, les Tertiaires franciscaines de Louviers en 1633 et, en 1658, les Ursulines d'Auxonne.

C'est dans ce climat de pathologie religieuse que se retrouve Elisabeth à la mort de son mari. Une sexualité trop contrainte cherche une issue et provoque obsessions et anxiété. Son médecin, un homme perspicace, pressent chez sa patiente cette perturbation psychique, mais il l'aime en secret et certaines prévenances qui ne peuvent tromper, déclenchent le drame. L'amour et la pression sexuelle si longtemps bridés poussent Elisabeth vers Charles Poirot. Fut-il conscient de l'aventure tragique qui allait le consumer ? Lors d'un pèlerinage au Saint-Mont, Elisabeth de Ranfaing se croit possédée par son médecin Poirot ; elle se précipite renouveler son vœu de chasteté avant de partager le repas où son médecin lui tend une bouchée de petit-salé. Sacrilège parodie de l'Eucharistie, en avalant le morceau de salé, elle avale le diable. (Poirot aurait caché un " philtre " sous ce salé, une poudre diabolique).

Des légendes très naïves favorisaient ces croyances ; en voici une, tirée des Dialogues de Saint Grégoire (VIe siècle) :

" Un jour, une servante de Dieu appartenant au monastère dont nous avons parlé entre dans le jardin. Elle y vit une tête de laitue qui lui parut appétissante. Oubliant de la marquer d'abord d'un signe de croix, elle y mordit avidement. Aussitôt, le démon s'empara d'elle et elle s'écroula. Tandis qu'elle était ainsi tourmentée, on envoya quérir ledit Père Equitrius afin qu'il put la secourir par ses prières. Au moment où il pénétra dans le jardin, le diable se mit à pousser des cris par la bouche de cette religieuse. Il cherchait à su justifier en disant : " Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ? J'étais assis sur la laitue. Elle est venue et elle m'a mordu !" Indigné, l'homme de

Dieu lui ordonna de sortir de la servante du Dieu Tout-Puissant et de ne pas s'y réserver une place. Le diable partit aussitôt et n'osa plus jamais s'emparer d'elle". (Dialogues 1, 4 P.L., 77 col. 168-169). Même à notre époque, nombre de croyants objectivent le diable dans un objet ou dans un être vivant, oubliant totalement l'acte de volonté nécessaire pour se livrer à l'Esprit mauvais. On attraperait le diable comme d'autres une hépatite !...

Désormais, Elisabeth est sûr d'être possédée ; elle a réussi, une fois de plus, devant la menace de la poussée sexuelle qu'elle sentait monter en elle, à éviter l'éclatement de sa personnalité, bref, la psychose. Grâce à ce subterfuge, elle assume sa double personnalité : elle sera simultanément la sainte femme soumise à Dieu et l'énergumène écumante, jouet du mauvais. Cette forte personnalité évite ainsi, de façon instinctive, de sombrer dans la folie, l'aliénation et la dissociation. Sa possession est le moyen d'assumer cette double personnalité, forgée par l'éducation névrotique de ses parents, surtout de sa mère Claude de Magnières. Charles Poirot, qu'elle a sans doute désiré secrètement, devint le bouc émissaire. Lorsqu'il sera brûlé comme sorcier, la conscience d'Elisabeth restera en paix car elle est persuadée que c'est le démon qui est responsable de ce crime...

Les exorcismes eurent lieu trois fois par semaine, en présence du peuple et d'une légion d'exorcistes passablement excités par ce ministère singulier : Jésuites, Capucins, Cordeliers, Carmes, Oratoriens... Les cérémonies se passaient soit à son domicile (on imagine ce que ses trois enfants purent entendre), soit au Noviciat des Jésuites (situé en face de l'église Saint-Pierre). Devant cette galerie, l'énergumène se déchaîna littéralement. Il serait trop long de décrire toutes les manifestations dont elle gratifia l'assemblée. Tout ce spectacle justifie cette phrase célèbre du Père de Tonquedec, exorciste connu : "*Si on appelle le diable, on le verra : non pas lui, mais un portrait composé d'après les idées que le malade se fait de lui...*" Evidemment, ces exorcismes augmentèrent les troubles d'Elisabeth : elle se devait à son public et ne pouvait le décevoir. La suggestion, renforcée par l'entourage est telle que le sujet vit ses phénomènes dans l'évidence la plus complète. A vrai dire, une fine analyse psychologique révèle chez cette femme, en dehors des crises démonopathiques, un tempérament mythomane, pervers, mégalomane, avec un pouvoir de dissimulation intense.

Dès 1628, ayant été guérie, grâce à quelques pèlerinages, de ses accès de possession (tout simplement parce qu'on l'avait éloignée de son public !...) elle va grouper autour d'elle quelques Jésuites sur lesquels son emprise sera absolue. Elle s'était sentie "*choisie de Dieu à la confusion et*

à la conversion des pêcheurs et au bien commun de toute la province ". Dès 1629, elle avait déjà accueilli quelques prostituées et fait approuver par Monseigneur de Toul " *une œuvre de rachat* ". Un peu plus tard, le duc Charles III lui accorda le nom de " *Notre-Dame du Refuge* ". En 1631, elle prend l'habit avec ses trois filles, et dix autres sœurs.

De même que beaucoup de névrosées trouvent dans l'exercice du pouvoir un équilibre souvent sans faille vis-à-vis de l'observateur extérieur, allant même jusqu'à susciter l'admiration et l'enthousiasme, sœur Elisabeth de la Croix de Jésus fait preuve, dans sa vocation de " Supérieure Générale ", d'un esprit remarquablement pratique, organisateur et directeur. Mais sa mégalomanie et sa " volonté propre " se remarquaient à certains traits de sa vie. Elle aimait en particulier distribuer force médailles, Agnus Dei et autres " *béatelles* ". Ces reliques, disait-elle, avaient été présentées par elle et bénies par la Sainte Trinité elle-même, avec force indulgence contre les maladies et maléfices. Le pape, soutenait l'entourage, ne pouvait ni les abolir ni les réviser, puisque conférées par Dieu de façon extraordinaire. Cette secte fut rapidement nommée " *secte des médaillistes* ". Plus pape que le pape, notre fondatrice s'entoura d'une cour composée surtout de Jésuites dont le Père Nicolas Javel, maître des Novices de Nancy, le Père de Trans, Directeur de Barle-Duc et le Père d'Argombat, son futur biographe.

Le Provincial des Jésuites de Champagne pourtant ne se laissa pas abuser et fournit au Saint-Office les documents aboutissant à la condamnation du 8 décembre 1644. Cette manie de réformer le monde, les religieux, les prêtres et les évêques enfoncés dans la corruption, l'hérésie et la magie est le thème classique des paranoïaques réformateurs. C'est bien un trait fondamental de notre fausse mystique qui hérita de sa mère cette tendance pathologique et lui permit de regarder en toute bonne conscience les dégâts qu'elle accumulait sur son passage. Le secte des médaillistes était affiliée à la maison du refuge et cinq membres, deux laïcs et trois Jésuites, dont le Père d'Argombat, se seraient littéralement voués à Elisabeth ; ils s'appelaient " *Les Holocaustes* " et savaient déjà, par révélation, quel serait le martyr qu'ils endureraient de la part d'une Église tombée dans l'apostasie. Ce pouvoir qu'exerçait Elisabeth lui conférait enfin " *cette sainteté* " qui était l'apogée de sa carrière, " *état social* " reconnu de tous, et elle se réfugiait dans un humble silence lorsque certains spectateurs aussi bêtes que zélés, l'appelaient " *la petite mère de Dieu* ".

Comme une araignée au milieu de sa toile, cette personnalité psychopathique, intelligente mais paranoïaque, dominait le groupe qui l'entourait et transféra sur ses admirateurs tous ses fanatismes, peur des diables, des sorciers et des maléfices. Elle joua à la sainte comme elle avait joué à la possédée.

La question matérielle, cette intendance qui ne suit pas, vint bien imposer sa loi et “ l'économique ” influa sur sa politique. Trop facile de distribuer quelques grâces moyennant quelques dons généreux au Refuge... Tout cela aboutit, grâce, il faut le souligner, à la perspicacité des supérieurs Jésuites, à la condamnation par Rome le 8 décembre 1644. Elisabeth surnagea sur les décombres, déclarant qu'elle ignorait totalement les agissements de la secte, étant trop simple d'esprit pour juger les Jésuites incriminés. “ *Ça a toujours été malgré moi et contre mon intention qu'on a parlé de moi* ”. Ainsi, elle apparaissait comme l'humilité même, ne soupçonnant pas, sans doute en toute bonne foi, sa profonde duplicité. La sentence définitive d'Innocent X fut rendue le 11 septembre 1648 et les pères Jésuites concernés durent s'éloigner de la Lorraine. Elisabeth de Ranfaing se trouva brutalement en face d'elle-même, seule... Est-ce qu'elle aperçut, derrière la sainte qu'elle croyait être, une Elisabeth ricanante, orgueilleuse, dissimulée et perverse ? C'est peut-être cette lucidité qui la tua.

Elle mourut le 13 janvier 1649, quatre mois après la condamnation papale : elle avait 57 ans.

Le masque mortuaire conservé chez les soeurs de Saint Charles révèle le véritable caractère d'Elisabeth de Ranfaing : lèvres minces, menton volontaire, traits fortement marqués ; l'observateur en est effrayé. Cette histoire est exemplaire pour l'historien de la vie spirituelle, pour le théologien, le philosophe et le psychiatre. Croyant ou incroyant, nous ne pouvons que nous poser des questions sur le problème du mal.

Que signifie être possédé par le Malin ? Nous pouvons envisager cette question avec plus d'acuité que dans les siècles précédents, connaissant cet inconscient qui peut nous tyranniser sans qu'il soit reconnu par la conscience claire. Nous connaissons aussi le “ sur-moi ”, pseudo-morale forgée par le milieu socio-culturel et principalement les parents. Nous savons aussi que l'homme ne peut exprimer une expérience intérieure qu'à l'aide des catégories de son temps. Certes, Elisabeth avait hérité de Claude de Magnières un caractère entier, mais c'est son éducation qui est responsable de ses troubles névrotiques. Sa mère s'était mariée sur le tard. Empêtrée dans ses habitudes de célibataire, sa grossesse fut un drame ; elle crut mourir et sentit que cette enfant serait unique. Après quelques semaines d'indifférence et même de rejet, l'instinct maternel et peut-être le remords la transforment en mère possessive, castratrice, tyrannique, jouant de sa fille comme d'une chose, la modelant comme plus tard cette même fille saura le faire vis-à-vis de groupes comme les exorcistes ou les médaillistes...

Elisabeth fut contrainte dans tous ses instincts, surtout sexuels. Si elle n'éclata pas dans une psychose grave, schizophrénique en particulier, c'est qu'elle trouva un échappatoire dans la religion. Plutôt dans la dévotion, élément de respectabilité et de réussite sociale.

Cette sublimation empêcha le drame psychiatrique. Mais elle ne reconnaissait pas en elle-même la source de son péché, de son mal et devait donc s'enfoncer dans son conflit intra-psychique. Dévote, elle cherchait la perfection, mais elle ne pouvait chercher Dieu qu'elle ignorait, ne l'ayant aperçu qu'à travers le miroir présenté par sa mère, ou des prêtres dépourvus de toute connaissance spirituelle. Elisabeth ne pouvait reconnaître sans terreur qu'elle avait la possibilité de fauter. Cette possibilité ne pouvait émaner d'elle, ce ne pouvait être qu'une force extérieure la poussant au péché. Le démon était là pour jouer le rôle providentiel et la décharger de la connaissance qu'elle aurait dû avoir d'elle-même. Sa mère la châtiât durement pour les moindres soupçons de faute, comment aurait-elle pu reconnaître que son cœur partagé distillait au fond d'elle-même l'ombre et la lumière ? Jamais elle n'admit qu'elle était fautive et, dans l'impossibilité de reconnaître ses faiblesses, elle les projeta sur un être extérieur : c'est le diable qui lui impose de mauvaises pensées comme c'est Dieu qui lui parle et l'encourage au bien. Ainsi, elle n'est pas responsable de ses mouvements intérieurs et, en les objectivant, elle augmente sa dissociation et son dédoublement de personnalité.

Suivant le système du bouc émissaire, l'autre devient le canal du diable. Tout était donc réuni pour qu'elle exprime extérieurement ses sentiments, ses émotions et qu'elle devienne ainsi, animée par cette énergie dont elle méconnaissait l'origine, une " énérgumène ". Les spirituels connaissaient depuis longtemps ces manifestations spectaculaires mais ils n'en tenaient aucun compte. " *Ces personnes, attirées par leur vanité et leur arrogance, se laissent volontiers voir dans des actes extérieurs qui paraissent des actes de sainteté, comme sont les ravissements et autres manifestations extérieures* " et Saint Jean de la Croix écrit au chapitre 1 de la " *Nuit obscure* " :

" ... Ces communications ne peuvent être ni très fortes ni très intenses, ni très spirituelles, car elles participent à la faiblesse et à la corruption de la sensualité. Voilà ce qui explique les ravissements, les extases, les dislocations des os qui se produisent toujours quand les communications ne sont pas purement spirituelles... "

Elisabeth a certainement fait l'expérience de Dieu mais elle n'a pu se détacher d'elle-même et personne ne peut savoir quelle est sa responsabilité. C'est un mystère que nul ne pourra percer.

Lorsqu'elle cesse ses manifestations, c'est tout simplement parce qu'elle n'a plus de " galerie " pour l'admirer... ou la détester, car l'essentiel c'est qu'on s'occupe d'elle. Elle va donc tourner son intelligence et sa volonté vers des activités plus fécondes mais néanmoins marquées par sa personnalité psychopathique. En tant que supérieure générale, Elisabeth continue à jouer le rôle et elle le joue à la perfection, reconstituant autour

d'elle une cour d'admirateurs. Au lieu de reporter directement sur le démon ses failles psychiques, elle accuse l'Eglise et le Pape d'être corrompus, influencés par les sorciers. Elle seule peut intercéder directement auprès de la Trinité et les médailles font ainsi figure de véritables amulettes. Ce sont des talismans ayant un pouvoir magique.

La sexualité restait le péché par excellence. Lorsqu'un membre tombait dans le péché de la chair, ils attribuaient aux démons ces impulsions dont ils ne se sentaient pas coupables. Lorsqu'on interrogea Elisabeth sur des faits prouvés et nets, elle nia tout avec la plus profonde humilité. Était-elle victime de son rôle ou pure simulatrice ? Nous croyons volontiers qu'elle ne pouvait discerner la duplicité qui était constitutive de sa personne même. Voir en pleine lumière ce qu'elle était ne pouvait que la dissocier psychiquement. Ses trois filles eurent aussi une vie bouleversée par des troubles psychiques sérieux. Elevées par Alix Le Clerc lors des exorcismes de leur mère, elles furent associées très tôt à l'oeuvre du Refuge. L'aînée, minée par les austérités, mourut peu de temps après sa mère, la fille puînée à 25 ans et la cadette survécut jusqu'en 1663. Ames certainement généreuses et ardentes, elles furent profondément marquées par le déséquilibre de leur mère.

Il ne faudrait surtout pas, dans un schéma manichéen, vouloir classer nos héroïnes en vraies ou fausses mystiques. Elisabeth et ses filles ont répondu à la grâce à la mesure de leur personnalité et il est impossible de mesurer leur responsabilité morale. Notre énergumène a semé des ruines derrière elle et particulièrement le crime horrible que fut l'exécution de Poirot, mais sa conscience se croyait pure. Ce qui nous montre que si notre conscience est notre ultime critère, il n'est jamais sûr qu'elle soit claire. Elle doit toujours être remise en question, en fonction de l'idéal visé. Notre conscience sera d'autant plus claire que nous serons détachés de notre volonté propre ; notre volonté doit être investie par l'Esprit, mais quel danger de se prendre pour le Saint Esprit ! Toute mystique, et donc aussi toute fausse mystique, caricature de la mystique véritable, est le miroir de la société dans laquelle elle se forme. Mystique et fausse mystique coexistent dans les mêmes groupes sociaux.

A Nancy même, nous voyons côte à côte Elisabeth de Ranfaing, caricature mystique, Catherine de Lorraine, courageuse réformatrice des chanoinesses de Remiremont et la bienheureuse Alix Le Clerc, véritable sainte, tourmentée comme il se doit par les démons, mais se réfugiant dans une humilité, une obéissance, une charité qui s'exprimaient ainsi : *“ Je fais plus d'état d'une livre d'humilité que de cent extases ; attachons-nous à la vraie vertu, cherchons notre anéantissement, cela vaudra mieux que de grands ravissements ”*.

Le début du XV^e siècle ne connut plus l'équilibre que Saint Bernard et Bonaventure avaient donné au Moyen-Age. La spiritualité d'Elisabeth ne bénéficia pas encore de l'équilibre de l'École Française, quoiqu'elle ait lu Saint François de Sales. La mystique savante Rhéno-Flamande, celle d'Eckardt et de Tauler (mort en 1361) mais surtout celle de Henri Suso (mort en 1365), avait orienté les dévots vers une religion désintellectualisée et demandant beaucoup à la sensibilité. S'il faut s'unir au Christ sensiblement, c'est bien dans sa passion et ses souffrances. D'où la possibilité d'une déviation doloriste et d'allure franchement pathologique dans certains cas. L'étonnante personnalité du Chancelier Jean-Henri Gerson ne put rétablir la confiance dans l'esprit humain et ce sont deux courants spirituels, le plus souvent mal compris et déformés, qui dominent la spiritualité ambiante.

Saint Jean de la Croix était mort un an avant la naissance d'Elisabeth et Sainte Thérèse d'Avila dix ans auparavant. La lecture des oeuvres de ces deux grands docteurs mystiques par des esprits non prévenus et surtout non contrôlés, favorisa les tensions psychiques afin d'obtenir les états décrits.

Contresens grossier, mais qui n'arrêtait pas les âmes avides d'une intimité divine sensible ; elles se demandaient si elles étaient dans la nuit des sens ou de l'esprit. Les tendances obsessionnelles et interprétatives se moulaient sur ce schéma et l'on vit fleurir dans toute la chrétienté visions, extases et autres locutions. La Sainte Thérèse du Bernin est bien la concrétisation d'une tendance qui ne fut jamais, il faut bien l'affirmer, celle de nos deux grands mystiques. Saint Jean de la Croix répète pratiquement à chaque page qu'il faut se dépouiller de sa volonté propre, de ses vues ou de ses techniques, passer par cette " nuit obscure " qui répudie tout désir, y compris celui de la sainteté. Doctrine trop difficile à comprendre et beaucoup privilégiaient une dévotion extraordinaire et sensible : visions, révélations et extases apparaissaient comme un critère de l'état mystique. L'homme cherche à revenir en lui-même " au fond de son âme ", pour trouver Dieu et échapper au démon, méconnaissant la lumineuse doctrine de Saint Bernard. Au fond de son âme, on trouve simplement la liberté de dire oui ou non ; ce n'est pas l'homme qui va vers Dieu, c'est Dieu qui s'offre et répond au " oui " ou au " non " de sa créature.

L'autre courant perceptible chez Elisabeth de Ranfaing, est celui de la " Devotio moderna " dont le premier maître fut Jean van Ruysbroek (1293-1381), retiré dans le " vauvert " de la forêt de Soignies, en Belgique et le livre princeps, l'éternelle " imitation de Jésus-Christ ", ouvrage admirable, bréviaire de nombreux mystiques permettant à l'homme de se connaître, traité de psychologie spirituelle, mais orientant vers une coupure avec la théologie, la " connaissance " intellectuelle de Dieu. " *Clergie est inutile pour contempler* ", certes, mais le rejet de toute science théologique

permet toutes les extravagances, les manipulations psychiques et les déviations mystiques pathologiques. Toute âme livrée à elle-même, sans normes, édulcore les plus belles doctrines et régresse rapidement aux croyances les plus archaïques et irrationnelles. Il ne fait pas de doute que des phénomènes physiques extraordinaires accompagnent les états dits mystiques : Dons de voyance, de prophétie, de xénoglossie, déformation du corps, psychokinèse et autres faits ne pouvant être expliqués par la science.

Certains n'y voient que supercherie ou hallucinations collectives. Mais non seulement nous en avons vu de nos yeux, mais beaucoup de témoignages sont irrécusables. Cela ne veut pas dire que ces phénomènes soient systématiquement produits par une entité surnaturelle : Diable ou Dieu. Ils accompagnent un psychisme tendu vers un au-delà des possibilités humaines et se trouvent souvent dans un état spécial dit " de transe ". Cet état est connu depuis la plus haute antiquité et fut certainement un élément déterminant à l'origine du problème religieux.

Ces faits se sont perpétués à travers la tradition européenne, surtout chez les peuples directement influencés par le Vêda. Varuna, la divinité primordiale des Aryens, était le Roi magicien. Il y a toute une tradition de techniques d'ascèse qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. (Flagellation rituelle, employée contre les fous et les possédés).

Elisabeth de Ranfaing a présenté des phénomènes de modifications corporelles, de xénoglossie, de voyance et, plus difficile à vérifier, de lévitation. Or, les élongations ou déformations corporelles se retrouvent chez de nombreux sujets : Sainte Catherine de Gênes, la bienheureuse Stéfana Quinzoni observée par de nombreux témoins dignes de foi (1770). Marie-Julie Jehenny (1856) présentait des phénomènes impressionnants de transformation corporelle : dilatation du corps, langue devenant énorme, membres s'allongeant ; bref, les mêmes phénomènes que ceux décrits chez Elisabeth de Ranfaing.

Mais le médium Douglas Home (autour de 1868) présentait lui aussi ces phénomènes et même des lévitations. Ces faits se produisant toujours en état de transe. Le Docteur Lechler, en 1933, a étudié une jeune luthérienne qui, sous l'hypnose, maigrissait ou grossissait en quelques jours.

Le problème de la xénoglossie est plus complexe. Déclaré hystérique par Lhermitte, il est cependant indéniable chez Thérèse Neumann comme le démontrent les travaux d'Edmond Boniface. Elisabeth de Ranfaing parlait, certes, des langues étrangères, mais toujours celle que connaissait celui qui l'exorcisait, son démon ne comprenant une langue qu'à la condition qu'elle soit parlée par l'exorciste. Il s'agit donc beaucoup plus d'un état de relation télépathique, d'un état de conscience modifiée transpersonnel.

Quant aux dons de vision et de prophétie, si prisés de nos jours, il faut s'en méfier fortement, car le psychisme du sujet interfère avec des révélations dont on ne peut jamais assurer la provenance. Ainsi, au moment où Catherine Emmerich dictait à Brentano ses fameuses visions (et on ne peut nier qu'elle découvrit la maison de la Vierge à Ephèse), vivait à Prévorst une voyante célèbre, Friedericke Hauffe (1801-1829), étudiée et suivie par son médecin Justinus Kerner, qui fit avancer à grands pas la psychiatrie dynamique. Elle vivait dans un état cataleptique, soutenue uniquement par des séances de magnétisme, et faisait preuve de voyance accompagnée de psychokinèse. Elle parlait une langue inconnue qui, disait-elle, aurait été celle de l'origine de l'humanité, celle de Jacob. Toute l'Europe vint au chevet de Friedericke Hauffe et personne n'a jamais parlé de supercherie. L'hystérie n'expliquait rien de ces phénomènes. Des philosophes comme Görres, Baader, Schelling, des théologiens comme Strauss ou Schleiermacher vinrent la consulter et l'étudier.

Ainsi, de nombreux phénomènes physiques extraordinaires ne sont pas toujours l'apanage des mystiques (Poltergeist) ; ils existent insérés dans un complexe psychophysiologique particulier et pas toujours hystérique. Ce qui est sûr, c'est que l'idée de possession diabolique est particulièrement contagieuse.

Concluons donc par cette question : est-ce que le problème du rapport de l'homme avec Dieu et avec l'esprit mauvais ne serait qu'un faux problème ?

Ce sera non un théologien mais un romancier qui sera le point de départ de notre réflexion, Joris Karl Huysmans. Il écrivait dans " L'Oblat " : *" Il sied de se répéter que le démon ne peut rien sur la volonté, très peu sur l'intelligence et tout sur l'imagination "*. Que l'on soit croyant ou pas, nous nous accordons tous pour constater le grand pouvoir de l'imagination qui, de ce fait, sera le plus grand ennemi du spirituel. Vers les années 60, plusieurs théologiens ont mis en doute la réalité personnelle du Démon et des esprits mauvais : Pieter Schoonenberg, s.j., Herbert Haag en 69 (Liquidation du diable - Paris 1971), le Père Ducocq en France, dans un article retentissant de " Lumière et vie ", et Hans Küng en 1966, parmi les plus connus. D'autres théologiens catholiques, en particulier le Père Karl Rahner, à la suite de Pie XII et de l'encyclique " Humani generis ", tiennent à la nature personnelle des démons. Mais l'idée que le diable soit lové au coeur des choses et des hommes comme un objet étranger, n'est pas une idée chrétienne, mais elle a ses racines dans les religions paléolithiques des peuples chasseurs, puis néolithiques des peuples agriculteurs ; cette idée s'est durcie dans les religions babyloniennes ayant influencé le

judéo-christianisme, et ce sont les gnostiques qui ont élargi cette croyance à une multitude de démons. Pour le chrétien, le mal a une existence réelle et indépendante du psychisme humain.

Le mystère du mal a horrifié Freud à la fin de sa vie ; il tenta de l'expliquer par cette résurgence du meurtre initial du père. L'essence du mal est la destruction de ce qui est la dignité de l'homme. " Le diable est homicide " et ce n'est pas seulement la destruction de la vie qui est diabolique, mais la destruction de ce qui fait la grandeur de l'homme : sa puissance d'amour et de transfiguration du monde dans lequel nous vivons.

L'homme pactise avec ce mal ; chacun d'entre nous, à un moment donné de sa vie, a laissé les forces du mal agir à travers lui : cela est indéniable, que nous soyons croyants ou incroyants. On pourrait donc dire qu'on ne peut distinguer une influence mauvaise due au diable ou due à la nature de l'homme. Ce dont on peut être sûr, c'est que la puissance mauvaise ne peut rien si la volonté ne l'accueille, et dans toutes les croyances religieuses, y compris dans le bouddhisme, il est nécessaire de se purifier par une vie dégagée des désirs mauvais. Car, quoi que puissent dire les psychologues contemporains, c'est le désir qui corrompt l'homme en l'asservissant et en l'aliénant.

Le besoin qu'a l'homme dans certaines circonstances de faire le mal, de torturer, de salir et de tuer ne s'explique ni par la physiologie, ni par la psychologie : le meilleur moyen d'aller à Dieu, c'est de se pencher sur l'abîme du mal. L'étude des cas de possessions démontre qu'il n'est pas possible de tracer une frontière précise entre la possession diabolique et la maladie psychophysiologique. Cela d'ailleurs n'a guère d'importance car la source est la même. Il est impossible de réduire certains troubles soit à la possession, soit à la maladie. Ces troubles peuvent être signe de l'emprise du malin mais aussi appel à son action, ou simplement manifester une face non purifiée du psychisme. Certains mouvements religieux actuels, dits charismatiques, désirent éclairer et purifier cette part psychique, mais on ne saurait trop rappeler qu'aucune technique psychologique n'a de puissance purificatrice. Nous chrétiens, sommes purifiés par la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Ce n'est pas parce qu'on a porté le diagnostic d'hystérie qu'on écarte ipso facto l'influence du malin. Cette influence, qu'elle soit d'ailleurs celle de Dieu que l'on oublie trop souvent, ne s'exprime qu'à travers notre psycho physiologie. Une stigmatisation peut être l'œuvre de Dieu comme celle du diable. Ce qui est primordial, c'est l'insertion de ce fait dans un ensemble qui est la vie de Foi , la Foi qui est confiance porteuse de sens.

De même que nous sommes entourés de saints, nous sommes aussi entourés de diaboliques, de " Monsieur Ouine ", et le discernement des esprits n'est possible que pour un cœur purifié. Soyons en garde contre

les résurgences systématiques de croyances archaïques et infantiles. C'est par le cœur de l'homme que s'expriment " le diable ou le Bon Dieu... ". C'est ce cœur qui, du tréfonds de la personne, a la capacité de dire oui ou non. Alors nous savons qu'une porte sera ouverte. Soyons des " hommes du oui " : ainsi, croyants ou incroyants, nous serons réunis dans l'amour de l'homme et pourquoi pas, c'est du moins ce qu'affirment les chrétiens, dans l'Amour de Dieu.